

:: NOTES MUSICALES

Décide donc Toi-même qui avait raison: de Toi ou de celui qui T'interrogeait. Souviens-Toi de la première question; le sens en est, quoique pas à la lettre: *"Tu veux aller au monde et Tu y vas les mains vides, avec une promesse de liberté que, dans leur simplicité et leur anarchisme innés, ils ne peuvent même pas comprendre, qui leur fait peur et qu'ils redoutent car rien n'a jamais été plus intolérable pour l'homme et pour la société humaine que la liberté! Vois-Tu ces pierres dans le désert nu et incandescent? Change-les en pains, et l'humanité se précipitera pour Te suivre, tel un troupeau reconnaissant et docile, bien que tremblant toujours que Tu ne retires Ta main et qu'il ne cesse de recevoir Tes pains". Mais Tu n'as pas voulu priver les hommes de la liberté, et Tu as repoussé l'offre, car où sera la liberté, as-Tu jugé, si l'obéissance est achetée au prix des pains? Tu as répliqué que l'homme ne vit pas de pain seulement, mais sais-Tu que c'est au nom de ce pain terrestre que l'esprit de la terre se soulèvera contre Toi et luttera avec Toi et Te vaincra, et tous le suivront, lui, en s'exclamant: "Qui est pareil à cette bête, elle nous a donné le feu du ciel!"*.

Le Grand Inquisiteur à Jésus-Christ (**Fédor Dostoïevski: Les Frères Karamazov**, traduit par **Elisabeth Guertik**)

Juillet 2002: à l'arrière du camion qui l'emmène vers la Bourgogne, où il doit se produire dans la cour du château de Ratilly, **Gábor Gadó** lit. Intensément, comme en prière, indifférent aux tracas de la route, au chahut de ses trois jeunes compagnons sur la banquette avant. Il se produit avec eux régulièrement à Paris où il vit désormais. Trois complices encore garnements, mais déjà sages de musique. Au volant, Sébastien Boisseau, danseur gracieux. Lorsqu'il joue, ses lignes s'enroulent comme des lianes sur les tempos élastiques de sa contrebasse. Il occupe aujourd'hui la place que se partagèrent longtemps Henri Texier et Jean-François Jenny-Clark auprès du batteur Daniel Humair. Un peu des deux réunis en un, avec un sens de l'abstraction d'où surgissent ici et là des formes sonores boisées torsadées de corde, parfois pulvérisées en poussière d'orme sous le souffle d'un archet. À ses côtés, Matthieu Donarier: une sonorité lactée, crémeuse, une façon de transformer en onctuosité, mais aussi en jaillissement les douloureux accords de Gábor. Cet autre jeune compagnon de Daniel Humair est également compositeur, d'une musique en résonance sympathique avec celle de Gábor, pour un trio comprenant le guitariste Manu Codjia et le batteur Joe Quitzke. Ce dernier occupe la troisième place à l'avant du camion, droit comme un if, corps de yogi, mécanique rythmique à peau douce, distribution amoureuse des timbres sur la chair des tambours, autour d'un tempo détaillé avec des gestes d'horloger. Auprès du saxophoniste François Jeanneau, il tient une place autrefois occupée par Aldo Romano, Daniel Humair, Aaron Scott... Mais qu'importent les références. Gábor s'est entouré de trois libres penseurs.

Arrivés au château de Ratilly sous une canicule de fin juillet, nous avons sombré dans une sieste, nous écrasant dans l'herbe fraîche, contre le seul mur resté à l'ombre. Gábor s'est assis au milieu de la cour, dans un fauteuil blanc. Torse nu, la tête protégée par un haut chapeau de paille, il a repris sa lecture. Absorbant en littérature ce que son corps exsudait sous l'inéxorable explosion de soleil. Dans notre somnolence, la tête renversée, nous apercevions son corps lévitant à l'envers sur la prairie, comme on s'aperçoit parfois dans le miroir du ciel les jours de grosse chaleur sur la Puszta, la grande plaine hongroise.

L'ombre est venue. Le temps du concert, la cour du château est devenue ce "royaume inconnu" ("*Unknown Kingdom*", titre d'un disque inédit) qui fut inspiré à Gábor par la lecture du *Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier. Puis le guitariste a emmené ses compagnons en Hongrie pour enregistrer un nouveau répertoire.

Un mois plus tard, le disque est là. Au moment de prendre la plume pour ces notes de livret, j'attends de Gábor des détails sur sa musique, sa façon d'écrire, l'architecture de ses compositions, la nature de ces fabuleux arpèges de guitare que Matthieu Donarier explore inlassablement sur son saxophone, entre les concerts, dans l'espoir d'en éclaircir toujours plus les mystères. Au lieu de quoi, Gábor m'offre des livres, m'envoie des pages photocopiées des *Frères Karamazov*, attire mon attention sur la légende du Grand inquisiteur, cite Berdiaev. Les titres de ses compositions parlent d'eux-mêmes: *Malte Laurids Brigge* (Rilke), *Syberia* (*in memory of Joseph Brodsky*).

C'est auprès des écrivains que Gábor nourrit son imaginaire. Mais, à l'écoute de sa musique, abstraction faite d'un vocabulaire que celle-ci emprunte au jazz, on pense aussi aux compositeurs David Schnitke, Sofia Gubaidulina ou Arvo Pärt. Et l'on n'est pas étonné de découvrir une référence au réalisateur Andreï Tarkovski, *Stalker*. L'imaginaire de Gábor, on le devine ancré à l'Est de l'Europe, en terre orthodoxe. Le titre "*Orthodoxia*" se réfère moins à la religion qu'à la spiritualité tourmentée qui s'y est développée sous son emprise. Gábor va y chercher des modèles de réflexion et d'expression aux tourments qui l'habitent: une foi adogmatique et néanmoins indéfectible confrontée à un monde déserté par un Dieu sans visage, le drame de la coexistence dans un monde d'incommunicabilité, la nécessité de la libre conscience menacée par l'emprise du mal.

Gábor présente volontiers sa musique comme un supplication. Ce pourrait être pitoyablement niais, une extase de bigot autosuggérée. Et c'est tout l'inverse. Gábor compose comme prient les grands mystiques, avec ce sens de la prière moins comme dévotion que comme veille, comme vigilance. Son ascèse l'a conduit très loin dans la connaissance du langage harmonique qu'avec une science admirable il combine aux racines modales de la musique hongroise grandie aux confins des cultures orientales et occidentales. L'extra-lucidité qu'il exerce offre à ses propos des architectures d'une pertinence prodigieuse, habitée par nos trois merveilleux libres penseurs. C'est pourquoi, nous conduisant de dissonances en consonances toutes plus inattendues, il nous désoriente jusqu'à nous tordre, nous transporte jusqu'à nous perdre, nous ravit jusqu'à l'effroi.

Franck Bergerot, Jazzman